

Elena Ferrante

Poupée volée



folio

COLLECTION FOLIO

Elena Ferrante

Poupée volée

Traduit de l'italien par Elsa Damien

Gallimard

Titre original :
LA FIGLIA OSCURA

© Edizioni elo, 2006.
© Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Eva Tomei / EyeEm / Getty Images.

Elena Ferrante est l'auteur de plusieurs romans parmi lesquels *L'amour harcelant*, *Les jours de mon abandon*, *Poupée volée*, *L'amie prodigieuse*, *Le nouveau nom*, *Celle qui fuit et celle qui reste* et *L'enfant perdue*, à paraître aux Éditions Gallimard.

Je commençai à me sentir mal après moins d'une heure de route. Ma brûlure sur le côté se réveilla, mais je décidai pendant un moment de ne pas lui accorder d'importance. L'inquiétude me gagna seulement quand je me rendis compte que je n'avais plus la force de tenir le volant. En quelques minutes ma tête devint lourde, j'eus l'impression que mes phares faiblissaient de plus en plus et bientôt j'oubliai même que j'étais en train de conduire. Et je me crus soudain au bord de la mer, en plein jour. La plage était déserte, l'eau était calme, mais sur un poteau à quelques mètres du rivage le pavillon rouge flottait. Quand j'étais petite, ma mère m'avait effrayée, elle me disait : Leda, tu ne dois jamais te baigner quand il y a le pavillon rouge, ça veut dire que la mer est très agitée et que tu peux te noyer. Ma frayeur avait perduré au fil des années et même en cet instant, bien que l'eau semblât une feuille de papier translucide déroulée jusqu'à l'horizon, je n'osais y pénétrer, j'étais angoissée. Je me disais : allez,

va te baigner, on a juste oublié le pavillon sur la hampe, mais en attendant je restais sur le rivage à tâter l'eau avec précaution, de la pointe du pied. Mais de temps à autre ma mère surgissait en haut des dunes et me criait, comme si j'étais encore une petite fille : Leda, qu'est-ce que tu fais, tu n'as pas vu le pavillon rouge ?

À l'hôpital, quand j'ouvris les yeux, je me revis pendant une fraction de seconde hésiter devant cette mer d'huile. C'est peut-être pour cela que, plus tard, je me suis convaincue qu'il ne s'agissait pas d'un rêve mais d'une alarme imaginaire qui avait duré jusqu'à mon réveil en chambre d'hôpital. Les médecins m'expliquèrent que ma voiture avait terminé sa course dans le rail de sécurité, mais sans grand dommage. Ma seule blessure sérieuse, c'était celle que je portais sur le côté gauche : une lésion inexplicable.

Mes amis de Florence vinrent me voir, Bianca et Marta rentrèrent, et même Gianni. Je racontai que ma sortie de route était due au sommeil. Mais je savais bien que ce n'était pas la faute du sommeil. À l'origine il y avait ce geste, mon geste privé de sens dont, justement parce qu'il était insensé, je décidai tout de suite de ne parler à personne. Le plus difficile à raconter, c'est ce que nous ne parvenons pas nous-mêmes à comprendre.

Quand mes filles déménagèrent à Toronto, où leur père vivait et travaillait depuis des années, je découvris avec stupeur et gêne que je n'en éprouvais aucune douleur, je me sentais au contraire légère, comme si c'était seulement à ce moment-là que je les avais mises au monde définitivement. Pour la première fois depuis près de vingt-cinq ans je ne ressentis plus l'angoisse de devoir m'occuper d'elles. La maison resta rangée comme si personne n'y habitait, je ne fus plus harcelée par les courses et les lessives à faire, la dame qui m'aidait depuis des années dans les tâches ménagères trouva un travail mieux rémunéré et je n'estimai pas nécessaire de la remplacer.

Mon seul devoir envers mes filles, c'était de leur téléphoner une fois par jour pour savoir comment elles allaient, ce qu'elles faisaient. Au téléphone elles s'exprimaient comme si elles vivaient déjà de manière indépendante ; en réalité elles habitaient avec leur père mais, habituées à nous maintenir séparés l'un de l'autre jusque

dans leurs propos, elles me parlaient comme s'il n'existait pas. Lorsque je les questionnais sur leur vie, elles me répondaient de manière évasive et plaisante, ou avec une mauvaise humeur pleine de silences agacés, ou bien encore en adoptant le ton artificiel qu'elles prenaient quand elles se trouvaient avec des amis. Elles aussi voulaient souvent me parler – surtout Bianca, qui avait avec moi un rapport plus exigeant, voire impé-rieux –, mais c'était seulement pour savoir si elles pouvaient mettre leurs chaussures bleues avec une jupe orange, pour me demander si je pouvais retrouver des papiers laissés dans quelque livre et les leur envoyer de toute urgence, ou pour voir si j'étais toujours disposée à les écouter déverser sur moi toutes leurs colères et tous leurs malheurs, malgré la distance entre les deux continents et l'immense ciel qui nous séparaient. Nos conversations téléphoniques étaient presque toujours hâtives, et parfois elles sonnaient faux comme au cinéma.

Je faisais ce qu'elles me disaient, je réagissais comme elles s'y attendaient. Mais l'éloignement me mettant dans l'impossibilité matérielle d'intervenir directement dans leurs existences, exaucer leurs désirs et leurs caprices se réduisit en fait à effectuer une série de gestes sporadiques sans aucune responsabilité : chaque requête me devint légère, et je vécus chaque tâche que j'accomplissais pour elles comme une touchante habitude. Je me sentis miraculeusement libérée, comme si une

mission difficile enfin menée à terme avait cessé de me peser.

Je commençai à travailler sans la cadence de leurs horaires et de leurs nécessités. La nuit je corrigais les mémoires de mes étudiants en écoutant de la musique, l'après-midi je dormais beaucoup en mettant des boules Quies dans mes oreilles, je mangeais une fois par jour, et toujours dans un petit restaurant en bas de chez moi. Très vite tout changea : mes manières, mon humeur et même mon apparence physique. À l'université, je ne m'énervais plus parce que les étudiants étaient trop stupides ou trop intelligents. Un collègue que je fréquentais depuis des années et avec lequel parfois – rarement – je couchais, me dit un soir, perplexe, que j'étais devenue moins distraite et plus généreuse. En quelques mois je retrouvai le corps mince de ma jeunesse et cela me donna une douce sensation de force ; j'eus l'impression d'avoir regagné le juste cours de mes pensées. Un soir je me regardai dans la glace. J'avais quarante-sept ans, dans quatre mois j'en aurais quarante-huit, mais je vis qu'un tour de magie m'avait débarrassée d'un certain nombre d'années. Je ne sais si j'en fus heureuse, mais certainement j'en fus surprise.

C'est dans cet état de bien-être inhabituel que, le mois de juin venu, j'eus envie de partir en vacances : je décidai d'aller à la mer dès que j'en aurais fini avec les examens et les corvées administratives. Je fis des recherches sur Internet, je comparai photos et prix. Finalement je louai un

minuscule appartement plutôt bon marché sur la côte ionienne, de la mi-juillet à la fin août. En réalité je ne réussis à partir que le 24 juillet, je fis un voyage tranquille, l'auto était principalement chargée des livres qui me serviraient à préparer mes cours pour l'année suivante. C'était une belle journée, un air torride plein de parfums d'été entrant par les vitres baissées de la voiture, je me sentis libre et nullement coupable de l'être.

Mais à mi-chemin, alors que je prenais de l'essence, je fus tout à coup saisie d'angoisse. Autrefois j'avais beaucoup aimé la mer, mais depuis quinze ans au moins prendre le soleil me rendait nerveuse et me fatiguait très vite. À coup sûr l'appartement serait laid et la vue ne serait qu'un aperçu de bleu dans le lointain, entre de sordides immeubles. Je ne pourrais pas fermer l'œil à cause de la chaleur et de la musique à plein volume provenant de quelque bar. Je fis le reste du trajet avec un brin de mauvaise humeur et en me disant qu'à la maison j'aurais pu travailler confortablement tout l'été avec l'air conditionné et dans un immeuble silencieux.

Quand j'arrivai, le soleil était bas, sur le point de se coucher. Le village paraissait joli, les voix avaient un accent agréable et il y avait de bonnes odeurs. Un vieil homme à l'épaisse chevelure blanche m'attendait : il se montra respectueux et cordial. Il tint avant tout à m'offrir un café au bar puis, à force de sourires alliés à des gestes décidés, il m'empêcha de porter le moindre sac jusqu'à

mon logement. Chargé de toutes mes valises, il gravit les escaliers en soufflant jusqu'au troisième et dernier étage, et il déposa mes bagages sur le seuil d'un petit appartement. Celui-ci était composé d'une chambre à coucher, d'une minuscule cuisine sans fenêtre donnant directement sur la salle de bains, d'un séjour doté de grandes baies vitrées et d'une terrasse, d'où on voyait se déployer dans le crépuscule une côte hérissée de rochers et une mer infinie.

Cet homme s'appelait Giovanni, ce n'était pas le propriétaire mais une sorte de gardien ou d'homme à tout faire ; cependant il n'accepta pas mon pourboire et il en fut presque vexé, comme si je n'avais pas compris qu'il agissait simplement selon les règles de l'hospitalité. Lorsqu'il se retira, après s'être assuré à plusieurs reprises que tout allait bien, je découvris sur la table du séjour un grand plateau plein de pêches, de pruneaux, de poires, de raisin et de figues. Le plateau brillait comme dans une nature morte.

Je portai un petit fauteuil en osier sur la terrasse et je m'assis un moment pour regarder la nuit tomber doucement sur la mer. Pendant des années, toutes mes vacances avaient été conditionnées par mes deux petites filles, et quand elles avaient grandi et avaient commencé à voyager de par le monde avec leurs amis, j'étais toujours restée à attendre leur retour. Je m'inquiétais non seulement des catastrophes de toutes sortes (les dangers des voyages aériens et des voyages mari-

times, les guerres, les tremblements de terre, les tsunamis), mais aussi de leur fragilité nerveuse, des possibles tensions avec leurs compagnons de voyage, ou des drames sentimentaux à la suite d'histoires d'amour trop hâtives ou sans amour réciproque. Je voulais être prête à faire face à leurs demandes d'aide imprévisibles, j'avais peur qu'elles m'accusent d'être comme j'étais vraiment, distraite ou absente, absorbée par moi-même. Allez, j'arrêtai de penser, me levai et allai prendre une douche.

Puis j'eus faim et je revins vers le plateau de fruits. Je découvris que, sous leur belle apparence, figues, poires, pruneaux, pêches et raisin avaient vieilli ou pourri. Je pris un couteau et enlevai de gros morceaux noircis, mais l'odeur et le goût me répugnèrent et je jetai presque tout à la poubelle. Je pouvais sortir et chercher un restaurant mais j'y renonçai, vaincue par la fatigue : j'avais sommeil.

Dans la chambre à coucher il y avait deux grandes fenêtres, je les ouvris et éteignis la lumière. Je m'aperçus que dehors, de temps en temps, la lumière du phare jaillissait dans l'obscurité et venait envahir la pièce pendant quelques secondes. Il ne faudrait jamais arriver le soir dans un endroit inconnu, tout est mal défini, toutes les limites se confondent. Je m'allongeai sur le lit en peignoir et les cheveux humides, je fixai le plafond en attendant le moment où il deviendrait tout blanc sous l'éclat de la lumière, j'écoutai le bruit

lointain d'un hors-bord et l'écho d'une chanson qui ressemblait à un miaulement. Je n'avais plus de contours. Assoupie, je me tournai dans mon lit et effleurai quelque chose sur l'oreiller : j'eus l'impression que c'était un objet froid en papier vélin.

J'allumai la lumière. Sur l'étoffe d'un blanc éclatant de la taie d'oreiller il y avait un insecte de trois ou quatre centimètres de long qui ressemblait à une grosse mouche. Il avait des ailes membraneuses, il était marron foncé et immobile. Je me dis : c'est une cigale, peut-être son abdomen a-t-il éclaté sur mon oreiller. Je l'effleurai avec un pan de mon peignoir, elle bougea puis s'immobilisa immédiatement. Mâle, femelle ? Le ventre des femelles n'a pas de membranes élastiques, il ne chante pas, il est muet. Quelle horreur ! La cigale pique les oliviers et fait sourdre la manne de l'écorce du frêne sauvage. Je soulevai l'oreiller avec précaution, allai à l'une des fenêtres et le secouai pour faire tomber l'insecte. Ainsi commencèrent mes vacances.

Le lendemain je mis dans un sac maillots de bain, serviettes, livres, photocopies et cahiers, je pris ma voiture et partis à la recherche d'une plage et de la mer : j'empruntai la départementale qui longeait la côte. Après une vingtaine de minutes une pinède apparut sur ma droite, je vis un panneau indiquant un parking et je m'y arrêtai. Toutes mes affaires dans les bras, j'enjambai le rail de sécurité et m'engageai sur un sentier rouge d'aiguilles de pin.

J'adore l'odeur de la résine, quand j'étais enfant, j'ai passé des étés entiers sur des plages qui n'étaient pas encore complètement recouvertes par le béton de la *camorra*, et qui commençaient quand finissait la pinède. C'est pour moi l'odeur des vacances et des jeux estivaux de l'enfance. Le craquement d'une pigne sèche, le bruit sourd d'une pomme de pin qui tombe, leur couleur sombre, tout me rappelle la bouche de ma mère : elle rit pendant qu'elle écrase les gousses, en extrait les petits fruits jaunes et les donne à manger à mes

sœurs qui les réclament bruyamment, ou à moi qui les attends en silence ; ou bien elle les mange elle-même en se salissant les lèvres de poudre sombre et en me disant, pour m'apprendre à être un peu moins timide : et pan, rien pour toi, tu es pire qu'une pigne pas mûre.

La pinède était très épaisse, son sous-bois était dense, et les troncs qui avaient poussé sous les rafales de vent semblaient sur le point de tomber en arrière, effrayés par quelque chose venant de la mer. Je fis attention à ne pas trébucher sur les racines luisantes qui traversaient le sentier et je maîtrisai ma répulsion devant les lézards poussiéreux qui abandonnaient les interstices de soleil à mon passage pour fuir à la recherche d'un refuge. Je marchai cinq minutes tout au plus, puis les dunes et la mer apparurent. Je longuai des troncs d'eucalyptus tout tordus qui poussaient dans le sable, empruntai une passerelle de bois qui passait entre des roseaux verts et des lauriers-roses et arrivai à un bel établissement balnéaire.

J'aimai tout de suite cet endroit. Je fus rassurée par la gentillesse de l'homme à la peau mate qui tenait la caisse, comme par la douceur du jeune garçon de plage qui m'accompagna à mon parasol ; il était très fluet, grand et maigre, et portait un tee-shirt et un short rouges. Le sable n'était qu'une fine poudre blanche, je me baignai longuement dans une eau transparente et m'exposai un peu au soleil. Ensuite je m'installai à l'ombre avec mes livres et travaillai tranquillement

jusqu'au soir, profitant de la brise et admirant les incessantes métamorphoses de la mer. La journée fila dans une telle sérénité entre travail, rêverie et farniente qu'à partir de ce jour-là je décidai de toujours revenir au même endroit.

En moins d'une semaine tout cela devint pour moi une douce habitude. Chaque jour je traversais la pinède et j'aimais le craquement des pignes qui s'ouvraient au soleil, l'aspect de petites feuilles vertes qui devaient être du myrte, les morceaux d'écorce qui se détachaient des eucalyptus. Le long du sentier j'imaginai l'hiver, la pinède gelée dans le brouillard, le houx qui se couvrait de baies rouges. À mon arrivée, l'homme à la caisse m'accueillait avec courtoisie et satisfaction, et je prenais un café et un verre d'eau au bar. Le garçon de plage, qui s'appelait Gino et était certainement étudiant, ouvrait mon parasol et ma chaise longue avec sollicitude, puis il se retirait à l'ombre ; les lèvres épaisses entrouvertes et le regard concentré, il soulignait au crayon les pages d'un gros ouvrage pour préparer je ne sais quel examen.

Regarder ce jeune homme m'attendrissait. En général je m'assoupissais quand je me séchais au soleil, mais parfois je ne dormais pas, j'entrouvrais tout juste les yeux et je l'observais avec sympathie, veillant à ce qu'il ne me remarquât pas. Il n'avait pas l'air tranquille, son corps beau et nerveux était agité, d'une main il ébouriffait ses cheveux très noirs, et il se tripotait le menton. Il aurait beaucoup plu à mes filles, surtout à Marta,